

Poèmes

Gaston Miron

Volume 6, numéro 2, mai 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Miron, G. (1970). Poèmes. *Études françaises*, 6(2), 181–192.
<https://doi.org/10.7202/036440ar>

GASTON MIRON

Poèmes*

* Poèmes extraits de *l'Homme rapaillé*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Prix de la revue *Études françaises* », 1970, 172 p.

L'HOMME RAPAILLÉ

Pour Emmanuelle

J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu
me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence
je te salue, silence

je ne suis plus revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence

LE VERRE D'EAU OU L'INACCEPTABLE

Les bourgeons de la soif dans les pores
ce n'est pas l'eau que je bois dans le verre
c'est quelque chose au fil de l'eau
à quoi on pense dans le roule des jours
comme un défoncé enfoncé
toute la sainte face de journée
toute, goutte à goutte
car la soif demeure, panique, tenace
car ni de poids, de place ou d'étendue
ni dedans, ou dehors peut-être
rien de rien n'est changé
j'ai toujours la motte de feu à l'estomac
je refuse à fond de mes deux pieds
sur les freins du temps
comme d'accoutumance chaque fois
une fois les yeux ouverts
et vide le verre

RÉDUCTION

Des heures puis des heures au fil
de mes yeux, aux prises avec eux
sillonnant les terres de personne
les poumons soufflant comme une avenue

la sonde douloureuse est à l'œuvre
(quelque part par ici)
l'abandon sans frontières, le monde
combien profond dans la désespérance
(quelque part par ici)

je n'ai plus que mes yeux de z-yeux
tout ailleurs dans mon corps est ténèbre
(mes yeux de z-yeux
— en tout et pour tout)

(les bulletins annoncent
qu'aucune localisation n'est en vue)

pourtant je vois ce que je vois

HÉRITAGE DE LA TRISTESSE

Il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées
livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme
il est ce pays seul avec lui-même et neiges et rocs
un pays que jamais ne rejoint le soleil natal
en lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant
pareil à l'eau dans la soif vacante des graviers

je le vois à la bride des hasards, des lendemains
il affleure dans les songes des hommes de peine
quand il respire en vagues de sous-bois et fougères
quand il brûle en longs peupliers d'années et d'oubli
l'inutile chlorophylle de son amour sans destin
quand gît à son cœur de misaine un désir d'être

il attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption
parmi les paysages qui marchent en son immobilité
parmi ses haillons de silence aux iris de mourant
il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili
il est toujours à sabrer avec les pagaies de l'ombre
l'horizon devant lui recule en avalanches de promesses

démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague
qu'un froid de jonc parlant avec le froid de ses os
le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu
dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits
il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières
et par à travers les tunnels de son absence, un jour
n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

les vents qui changez les sorts de place la nuit
vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires
vents telluriques, vents de l'âme, vents universels
vents amutez-nous, et de vos bras de fleuve ensemble
enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui
la chaleur

et la profuse lumière des sillages d'hirondelles

ART POÉTIQUE

J'ai la trentaine à brides abattues dans ma vie
je vous cherche encore pâturages de l'amour
je sens le froid humain de la quarantaine d'années
qui fait glace en dedans, et l'effroi m'agite...

je suis malheureux ma mère mais moins que toi
toi mes chairs natales, toi qui d'espérance t'insurges
ma mère au cou penché sur ton chagrin d'haleine
et qui perds gagnes les mailles du temps à tes mains

dans un autre temps mon père est devenu du sol
il s'avance en moi avec le goût du fils et des outils
mon père, ma mère, vous saviez à vous-deux nommer
toutes choses sur la terre, ô mon père, ô ma mère

j'entends votre paix
se poser comme la neige...

L'OMBRE DE L'OMBRE

La mort trébuchera dans sa dernière moisson
nous ne sommes plus qu'un dernier brin d'herbe
en tête-à-tête avec la vie
puis le monde n'est plus qu'un souvenir de bulle

La mort trébuchera dans sa dernière moisson
la mort aux yeux de chavirements de ciel et terre
en petits coups des à-coups de vitesse aux manettes au
volant des roues
en petites gorgées de secousses de laveuse de chemins
carrossables
en petits élans de kayak en descente et culbute et cascades
et toboggan
la mort la mort acétylène en fanaux de nuit
un matin d'obus lilas
en fraîcheur d'éclair et de truite mouchetée
la mort au cri de girouette dans la gorge
la mort elle ne pèse que l'ombre de l'ombre
femme ô femme petites âmes petites vagues petites suites de
petits fracassements dans mes bras
de froissements de papier à cigarette
de frondaisons dans les frayères des voluptés
de feux doux s'épandant à l'infini du fini

et dans l'ombre de l'ombre de chaque nuit
dormir et s'aimer encore
ô dormir
fleurir ensemble

LE QUATRIÈME AMOUR

Pour parler de toi à mes côtés
je retrouve ma voix pêle-mêle
la lévitation de ma force
et les jeux qui ne sont pas faits

Par ces temps nous traversons ensemble
avec fracas et beauté de nos âges
la déréliction intime et publique

Et je te porte sur toute la surface de mon corps
comme Lascaux
moi pan de mur céleste

LIEUX COMMUNS

Personne n'y peut rien
mais les objets mais les choses
personne personne
mais il était une fois toutes les fois
jamais toujours et pourtant

océaniques

le nous de toi
le nous de moi

Les siècles de l'hiver

Le gris, l'agacé, le brun, le pourche
tu craques dans la beauté fantôme du froid
dans les marais de bouleaux, les coupures
d'épinettes, de sapins et autres compères
parmi les rocs occultes et parmi l'hostilité

pays chance d'ancêtres, pays
tu déferles sur des milles de patience à bout
en une campagne affolée de désolément
en des villes où ta maigreur calcine ton visage
nous nos amours vidées de leurs meubles
nous comme empressés d'humiliation et de mort

et tu ne peus rien dans l'abondance captive
et tu pissounes à petit feu dans notre dos

(1956)

Oreston miroir